

# CHAPITRE IX : DES DEBUTS DIFFICILES

## **Tirupattur, le berceau de l'Inde du Sud salésienne**

Le P. Guézou arriva dans la région de Tirupattur vers le milieu de l'année 1962. On appelle Tirupattur le « berceau » de l'Inde du Sud salésienne. Les Salésiens y avaient acheté un terrain en 1928. La communauté fut fondée officiellement en 1933. L'année suivante, en 1934, les supérieurs de Rome séparèrent l'Inde du Sud de l'Inde du Nord et créèrent la province salésienne de l'Inde du Sud, avec Chennai pour quartier général. La maison de Tirupattur fut longtemps appelée la « maison salésienne ». Elle devint une sorte de maison mère pour toutes les autres maisons de la région. La plupart des habitants étaient d'accord pour dire que les Salésiens avaient apporté l'instruction dans la région de Tirupattur. Avec ses écoles, ses orphelinats, ses paroisses, son collège, ses internats et son institut de formation des enseignants dirigé par des sœurs salésiennes, c'est véritablement une ville salésienne.

Il y avait à l'époque cinq institutions salésiennes dans la région : le Collège du Sacré-Cœur, l'école et l'orphelinat Dominic Savio, la paroisse Marie-Auxiliatrice, à Tirupattur, la paroisse Notre-Dame des Victoires à Jolarpet, la paroisse Saint-Joseph, à Koviloor, à trois kilomètres de Tirupattur. Le P. Guézou résidait dans la maison salésienne. Il avait deux amis très proches : le P. Maria Arul SDB, son compagnon d'ordination, qui était le prêtre de la paroisse de Koviloor, et le P. Augustin Moolacherry SDB, prêtre de la paroisse de Tirupattur. Il passait beaucoup de temps avec eux, à discuter, à échafauder des plans et à imaginer des façons d'entreprendre sa mission dans les collines. Dieu l'avait emmené bien loin et il lui montrerait certainement le chemin pour aller plus loin encore. Il partait en excursion dans les collines, histoire de repérer les lieux et de mieux connaître la région.

## **Nouvel An en Terre promise**

On était la dernière semaine 1962, la période de Noël. Le P. Guézou avait pris sa décision et en avait parlé à son ami, le P. Arulnathan : « Permettez-moi de commencer la nouvelle année sur ma terre de mission. » Le P. Augustin Moolacherry lui remit quarante-cinq roupies, le P. Arul lui fit cadeau d'une table et d'une chaise. C'étaient là des présents

amicaux. Il étreignit ses confrères et se mit en route pour les collines, accompagné de porteurs transportant ses affaires personnelles et ses manuels de philosophie. C'était le 31 décembre 1962, veille du Nouvel An. Ces meubles historiques sont précieusement conservés dans la petite ferme qui se trouve dans l'enceinte du noviciat de Idhaya Deepam, baptisée « ermitage » par le P. Guézou.

Le groupe contourna Kottur, où les Salésiens avaient acheté une propriété utilisée comme maison de vacances, et il arriva aux abords d'Athnavur. Les porteurs avaient hâte de redescendre avant la nuit. Ils redoutaient les bêtes sauvages. En ce temps-là, il y avait des panthères, des ours et quelques troupeaux d'éléphants.

Les premiers jours du P. Guézou dans les collines furent une véritable épopée. Il comptait passer une nuit tranquille, mais ses tentatives pour entrer en contact avec la population et trouver un toit où dormir échouèrent.

Il lui fallut donc coucher sous sa table. Ce fut le premier toit qu'il eut au-dessus de sa tête, dans les Yelagiri Hills. Et en décembre, il y fait très froid !

Le 1<sup>e</sup> janvier 1963, il se réveilla, accueilli par le soleil levant. C'était le Nouvel An et un nouveau début. Clignant des paupières, encore ensommeillé, il découvrit autour de lui des visages stupéfaits de voir un homme à la peau blanche sortir de dessous la table. Des murmures de stupéfaction s'élevèrent.

Ils disaient : « Vous avez vu ce Blanc, sous la table ? Il a passé toute la nuit ici ? Il a vraiment de la chance d'être encore vivant ! »

Un peu plus tard, le P. Guézou saurait pourquoi ils avaient dit cela. Il avait eu de la chance, parce que l'habituelle visiteuse nocturne, la panthère, n'était pas venue cette nuit-là.

Il se rendit compte qu'il avait couru un danger de mort, dès la première nuit. Des conditions de vie très rudes et l'hostilité dont il faisait l'objet présidèrent aux six premiers mois de son installation dans les collines.

## **La maison de Kottaiyur**

Sa priorité était, bien entendu, de trouver un endroit où poser sa tête. Des villageois obligeants lui vendirent un verre de lait et un bol de ragi, et lui apprirent qu'il y avait deux Anglo-Indiens, les frères Newman, qui pourraient l'aider. Ils habitaient dans une

maison assez confortable, à Kottaiyur, sur la rive ouest du lac de Yelagiri. Les gens pensaient qu'une peau blanche viendrait en aide à une autre peau blanche. Le P. Guézou se rendit donc chez eux et demanda s'ils pouvaient le loger.

Ils acceptèrent et, ce jour-là, il célébra la messe dans leur maison. Dorénavant, une messe sera dite chaque jour dans ces collines et Dieu veuille que, peu à peu, se constitue une communauté de Chrétiens.

Le lendemain, il aborda la question du loyer. Mr Newman lui annonça qu'il serait de quatre-vingt-cinq roupies par mois, pas un paisa de moins. Des quarante-cinq roupies remises par le P. Augustin, il en avait déjà dépensé cinq pour les porteurs et la nourriture.

C'était trop cher pour lui. De plus, il se sentait un peu blessé. Ce loyer n'était pas raisonnable. Il lui fallait trouver quelque chose de moins coûteux. Mr Bernard, un autre anglo-indien, lui dit qu'il pourrait s'installer dans la maison hantée, située sur la rive nord du lac, à condition qu'il se charge de son entretien, tâche que lui avait confiée son patron, Mr Alexander, qui habitait Madras. Le P. Guézou accepta et y passa presque toutes ses nuits, pendant un an environ. Un jeune garçon venu d'Ernakulam était la seule aide dont il disposait. Le toit de la maison était en tôle. C'est là qu'il dormait et disait la messe pour la petite communauté de chrétiens composée de trois ou quatre personnes. Aujourd'hui, la maison est à peu près dans le même état qu'elle l'était à cette époque, avec juste quelques ajouts effectués par les occupants actuels, un paysan et sa famille. Néanmoins, le P. Guézou n'en voulut jamais aux frères Newman. Devenus vieux, alors qu'ils étaient dans le besoin, il leur vint en aide en payant leurs frais médicaux et il leur envoya même des repas quand personne ne prenait soin d'eux. Il célébra les obsèques de l'un d'eux et lui réserva une place dans le cimetière catholique, près de l'actuel Centre Don Bosco.

## **Construire la confiance, pierre par pierre**

Ses journées, il les passait à parcourir à pied ces monts escarpés et, tout en cherchant un endroit où planter sa tente, il était témoin de l'existence spartiate que menait la population. Il erra ainsi pendant six mois, ne cessant de monter et descendre la colline. Un jour, pour une raison quelconque, il dut faire trois fois l'ascension. A l'époque, il n'y

avait pas de route digne de ce nom pour aller à Athanavur. Mais ce qui l'ennuyait le plus, ce n'était pas ses jambes courbaturées, mais l'hostilité des habitants. La solitude ne convient pas à tout le monde, mais seulement à ceux qui possèdent une force morale et spirituelle. Cependant, le P. Guézou se sentait heureux sur ces terres rudes accidentées, où il manquait de tout – nourriture, abri et amis. En sillonnant cette vaste colline, il ressentait une sorte de liberté qu'il n'avait encore jamais connue. C'était la liberté dont avait joui saint François d'Assise, après avoir tourné le dos aux dieux de son père pour s'en aller bâtir l'Eglise de Dieu, sous le regard aimant de son Père céleste.

Les gens ne l'acceptaient pas automatiquement. Il lui fallut gagner leur confiance et la construire jour après jour, pendant longtemps. Jamais un messager de Dieu et un ami de l'humanité n'est accepté inconditionnellement où que ce soit. Il en allait de même pour le prophète des Yelagiri Hills.

La couleur de sa peau le mettait à part et faisait de lui un étranger. En Inde, la méfiance envers les Britanniques était générale, en particulier parmi les Hindous. Cette région était presque entièrement peuplée d'Hindous. A leurs yeux, tous les Blancs étaient suspects. Ce n'est que plus tard qu'ils apprirent à faire la différence entre les Anglais et les Français.

Cette méfiance initiale ne le découragea pas. Il devint l'un d'entre eux. Comme eux, il marchait et marchait. Par chance, il ne recherchait pas le confort moderne et menait une vie de pauvre. Il mangeait ce qu'ils mangeaient. Son logis n'était pas mieux que le leur. Il ressentait leur faim, il pleurait sur leurs morts. Il y avait pourtant une différence. Il leur disait qu'ils n'étaient pas obligés de rester dans leur misère, qu'ils pouvaient échapper à leur destin précaire et devenir prospères. Il fallut du temps pour que ces êtres rétifs commencent à l'écouter et se mettent à espérer. Il n'apporta pas un démenti à leurs espoirs. Bien au contraire ! Comme il l'avait fait à Vaduthala, parmi des populations hostiles, il démarra lentement son œuvre de missionnaire. Il commença par aller dans les maisons et par parler aux enfants. C'était une méthode salésienne qui avait fait ses preuves. Il payait les frais de scolarité des enfants nécessiteux pour qu'ils puissent aller à l'école. Il réparait les toits des huttes. Il participait aux joies et aux peines des pauvres. Peu à peu, des gens finirent par croire en sa bonté. Pourtant l'hostilité était toujours présente.

## **L'épreuve de la hutte : Suis-je un lépreux?**

Les premiers temps furent difficiles. « Ce fut vraiment l'épreuve du lépreux », dirait plus tard le P. Guézou à ses confrères. Les six premiers mois dans les collines furent sans doute la période la plus éprouvante de sa vie. Il n'avait jamais imaginé qu'il serait confronté à des êtres qui le rejetteraient. Ce fut une époque marquée par la solitude, l'ostracisme et un sentiment d'abandon. Même ses confrères du Collège du Sacré-Cœur, à vingt-six kilomètres dans les plaines et adonnés à des travaux savants, vivaient dans l'ignorance qu'un grand Salésien était en train d'apparaître. Il dormit sur des terres appartenant au gouvernement et dans des maisons hantées, avant de trouver un coin à lui. Pour tenter de comprendre quelle fut sa vie, dans ces premiers temps, il faudrait se replonger dans *Robinson Crusoé*.

Au bout de six mois d'errance, il avait réuni une somme assez importante, grâce des amis et des bienfaiteurs, pour acquérir un petit terrain. Mais personne ne voulait lui en vendre un. Il avait déjà du mal à se procurer du lait et des œufs pour ses repas, donc pas question d'acheter un terrain. Dans la chronique de ces premiers jours, il est dit qu'il fallait une sorte d'« autorisation » du chef du village pour acheter du lait !

Les Hindous des collines s'étaient toujours méfiés des missionnaires. Ils croyaient qu'ils voulaient les convertir au christianisme coûte que coûte. Ils avaient donc enjoint la population de ne leur vendre aucune parcelle de terrain. Pourtant Mr Laxamanan, un instituteur qui éprouvait de l'admiration pour le P. Guézou, résolut de passer outre cette interdiction. Le P. Guézou construisit donc sa première maison à l'endroit même où les sœurs de Saint-Charles ont aujourd'hui la leur.

Le pionnier planta sa tente, un modeste abri, sur quelques arpents de forêt qu'il défricha avec l'aide de quelques ouvriers, et il s'y installa. De temps en temps il descendait dans la plaine pour rendre visite à ses confrères. Certains d'entre eux regardaient son entreprise avec bienveillance, mais d'autres se méfiaient de ce missionnaire solitaire. Il y en avait même qui doutaient qu'il pût obtenir un résultat quelconque, dans cette contrée où il n'y avait aucune présence chrétienne. Rejeté par les autochtones, ignoré par les siens et en proie à la peur dès la tombée de la nuit, il en serait presque venu à se demander s'il allait pouvoir relever le défi qu'il s'était lancé à lui-même.

« Suis-je un lépreux ? » telle avait été la première réaction du P. Guézou face à l'ostracisme dont il était l'objet. L'absence d'électricité, le manque d'eau et l'embargo

imposé par la population au plan de la nourriture rendaient son existence lugubre et pénible. Dans les moments de dépression, ce souvenir revient le hanter, encore aujourd'hui.

Dans les débuts, les résultats étaient longs à venir. Ce n'est qu'aujourd'hui que les religieux ouvrent une maison en claquant dans leurs doigts. A l'époque, ils prenaient le temps d'étudier la région, la situation des gens, les orientations sociales et culturelles, la mentalité et les croyances de la population. Il leur fallait aussi du temps pour se faire accepter et gagner leur confiance. C'est cette étape de son œuvre de missionnaire que le P. Guézou était en train de franchir.

Sa cabane fut construite fin 1963. Les enfants sortaient de chez eux en cachette pour aller le voir et rire de ses farces et de ses blagues. Peu à peu, une « communauté » et un « foyer » se constituèrent. Vu le nombre de pauvres qu'il y avait à Athanavur et à Nilavur, les premiers demi-pensionnaires arrivèrent rapidement. Ils habitaient avec lui. Ils travaillaient avec lui, marchaient avec lui, habitude qu'il conserva religieusement même dans sa vieillesse. Personne ne lui faisait du mal du moment qu'il était avec des enfants. Dieu et les enfants étaient sa force. Il commença aussi à venir en aide à des pauvres et à financer l'éducation des jeunes. Petit à petit, la confiance s'installa.

## **Des visiteurs nocturnes**

Les murs de sa maison étaient en torchis et le toit en paille. La porte était faite de bambous entrelacés et la seule façon de la « verrouiller » était de la bloquer avec un seau d'eau pouvant opposer un peu de résistance et donner l'alarme. Une nuit, alors qu'il dormait, son chien fidèle se mit à aboyer de terreur, avant de se taire au bout de quelques secondes, de terreur également. Le P. Guézou se réveilla en sursaut et regarda par les fentes de la porte en bambou.

Il vit alors sa visiteuse nocturne, une panthère au regard luisant.

Les yeux dans les yeux, avec juste une mince clôture entre eux deux, l'homme et l'animal se faisaient peur mutuellement. Le P. Guézou fit un geste et la panthère disparut. Il s'en était fallu de peu. Le chien faillit mourir de frayeur. C'est lui qui avait attiré l'ennemi : il aurait fait un bon repas.

Une autre fois, alors qu'il rentrait chez lui, un soir, son chien l'alerta. Il y avait un cobra dans la cabane, tout près de sa natte. Le P. Guézou le tua à coups de bâton, le jeta au loin et alla se coucher.

Le lendemain matin, il fut surpris de voir une petite délégation venue protester contre son crime. Le cobra est un animal sacré pour les Hindous !

Ils lui pardonnèrent pour cette fois en lui recommandant de ne pas tuer les cobras, qui étaient des dieux. Malgré son envie de sourire, il les écouta gravement et promit de ne plus recommencer.

La nuit suivante, un sifflement se fit entendre près de la cabane. Un serpent venait chercher son compagnon mort la nuit précédente. Le P. Guézou prit son bâton, fit un acte de contrition pour le crime qu'il s'apprêtait à commettre, et il tua le serpent. Il avait beau être sacré, il n'avait rien à faire ici ! Bien entendu, celui-là, il le cacha soigneusement afin de ne pas susciter la colère de la population.

## **Des conflits divers et variés**

Ce qu'on pensait devoir être une histoire d'amour des chrétiens avec le peuple des collines se transforma très vite en une série de conflits avec deux catégories de la population. – les propriétaires terriens et les Hindous Mahasabha - qui s'allièrent pour lui causer tous les ennuis possibles. Sa générosité envers les pauvres menaçait gravement le pouvoir qu'avaient sur eux, depuis toujours, les hommes politiques et les fondamentalistes religieux. Le fait que ce missionnaire fût aimé des pauvres gens représentait un danger encore plus grand pour les classes dirigeantes.

Les habitants des collines pratiquaient l'hindouisme, mais dans ses formes primitives. Il n'y avait là aucune présence chrétienne. C'était une des raisons pour lesquelles Mgr Mathias souhaitait ardemment qu'une maison s'installe dans la région. Son premier souci était de construire une humanité digne et de réparer des vies brisées. Rendre le Christ visible par ses œuvres charitables. Sa méthode d'évangélisation passait par l'humanisation.

Emu par le sort de ces populations, le P. Guézou voulait se mêler à eux et travailler pour eux. Mais le fondamentalisme releva sa vilaine tête et les œuvres inspirées par Dieu éveillèrent l'envie et la méfiance. L'hostilité à sa présence, déclenchée par des gens des

plaines, peu nombreux mais puissants, s'enflamma. Des lettres de menace anonymes et des agressions physiques commencèrent à ébranler le roc qu'était le P. Guézou et la peur mêlée à des doutes assombrit sa vision de l'avenir. Il devait faire preuve d'une grande prudence quand il se déplaçait seul.

La nuit, dans sa cahutte, il faisait des cauchemars. Le P. Arul le savait et il envoya Zeena, un garçon de treize ans, pour faire la cuisine et lui tenir compagnie, une lourde responsabilité si jamais les choses tournaient mal. Le P. Guézou qui s'était trouvé face à face avec une panthère, avait peur aujourd'hui de ces villageois malveillants. Ce qui l'affectait le plus, c'était de voir que certains habitants de collines, liés qu'ils étaient à leurs propres oppresseurs par leur lignage et par la religion lui témoignaient de l'hostilité. Curieusement, ils devenaient plus pratiquants. Ils assistaient à des cérémonies qui n'étaient plus célébrées depuis des années. Il régnait une méfiance généralisée envers les Blancs, considérés comme des oppresseurs. Ses cauchemars étaient si prégnants que, le matin, il avait du mal à avaler son café. La peur était là. La route solitaire conduisant au village de Ponneri était dangereuse. Un jour, une petite bande de voyous lui barra le passage.

« Allez-vous-en d'ici, lui dirent-ils. Est-ce que vous êtes venus pour anéantir notre religion et faire de nous des chrétiens ? »

Le P. Guézou s'arrêta et essaya de leur sourire.

« Fichez le camp, homme blanc. On ne veut pas de vous ici, le menacèrent-ils de nouveau. - Je ne suis pas venu ici pour ça. Je cherche seulement à arracher les gens à leur pauvreté », répondit-il dans son tamoul hésitant.

Ils n'avaient pas été chargés d'écouter ses explications mais de lui administrer une bonne raclée et le P. Guézou se retrouva à terre, meurtri de toutes parts. Leur mission accomplie, les voyous prirent la fuite. Aidé par un passant, le P. Guézou gagna Jolarpet où il reçut les premiers soins.

Cette anecdote figure parmi beaucoup d'autres, mais il n'aime pas en parler. « Tout ça, c'est du passé », disait-il à ses confrères. On n'a jamais rien fait de bien sans un peu de souffrance. Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il ne portera pas de fruit. » Les enseignements du maître étaient clairs pour lui. C'est du moins ce qu'il se disait rétrospectivement, car à l'époque l'avenir lui semblait très sombre.



## **Mort ou vivant, restez dans les collines**

Blessé, triste et découragé, le P. Guézou se rendit à Chennai dans la deuxième moitié de l'année 1963, pour voir son conseiller, l'archevêque de Madras. Ce prélat au grand cœur le reçut à bras ouverts.

« Bienvenue au missionnaire des collines ! » s'exclama-t-il.

Le P. Guézou lui confia alors qu'il craignait pour sa vie. « Je l'ai voulu, je le sais, dit-il. Mais j'ai peur d'avoir présumé de mes forces.

- La vie est dure partout. Que voulez-vous ?

- Je me demande si vous pourriez revenir sur votre décision de m'envoyer dans les Yelagiri ? »

L'archevêque l'écouta, resta un moment silencieux, puis l'invita à boire un cognac. Finalement, il rendit son verdict.

« Restez dans les collines.

- Mais, Éminence, je vous ai dit que ma vie était en danger », fit-il, désespéré.

Il semblait que le prélat avait traversé autrefois beaucoup de crises de ce genre, lui qui avait connu tant d'épreuves dans les régions tribales de l'Inde du nord-est.

« Quel beau début ce serait pour l'Église si nous avions un martyr ici, dit-il le plus calmement du monde. Vous savez bien que le sang des martyrs est la semence du christianisme. »

Stupéfait par la dureté apparente de l'évêque, le P. Guézou ne répondit pas. Mais, au fond de son cœur, il savait que c'était vrai. Sa foi l'emportant sur ses craintes d'homme, il se sentit prêt pour entendre ce que l'évêque allait lui dire :

« Osez et espérez, François. Mort ou vivant, restez dans les collines. »

Il n'y avait plus rien à dire. Son destin lui apparut, indissolublement lié aux Yelagiri. Il remonta dans les collines. Tandis qu'un combat spirituel se déchaînait en lui, les collines engageaient la guerre.

La radicalité de l'engagement du père Guézou pour le peuple des collines provenait du don qu'il lui avait fait de sa vie. Plus tard, alors même qu'il accomplissait d'autres tâches dans d'autres lieux, il lui arrivait souvent de dire : « J'étais fait pour ce peuple des collines. » Sa solitude rendait les choses encore plus difficiles. Mais il relevait les défis à sa façon et avait une manière à lui de vivre son sacerdoce.

## **Avec ou sans communauté salésienne**

Pendant plusieurs années, le P. Guézou vécut seul dans les collines, sans l'appui d'une communauté salésienne. C'est le choix qu'il avait fait, pour l'amour de ses confrères. Il menait une existence pleine de dangers à laquelle ceux-ci ne devaient pas être exposés. De plus, il voulait faire un test, mettre sur pied une communauté humaine avant d'y introduire une communauté religieuse. Il voulait trouver des bergers parmi les brebis. Les garçons qu'il avait aidés et formés deviendraient alors ses collaborateurs. En cela, c'était un vrai fils de Don Bosco, qui ne faisait pas appel surtout à des adultes pour mener à bien ses missions mais aussi à des jeunes qu'il avait formés. Ses fils prendraient modèle sur lui et finiraient par ressembler à leur père.

Le mode de vie du père Guézou et certaines de ses positions concernant la vie en communauté ont choqué certains de ses confrères pour qui celle-ci passait avant tout. Bien installés dans la sécurité, ils ne comprenaient pas l'état d'esprit d'un Salésien qui n'hésitait pas à risquer sa vie. Ceux qui le connaissaient restaient muets face à ses pensées profondes et la cohérence de ses convictions.

Il n'avait aucun mépris pour la vie communautaire des Salésiens. Au contraire, il aurait aimé que certains d'entre eux viennent travailler avec lui. Il demandait souvent au Provincial de lui donner un compagnon. Ce Provincial, le P. Vincent Durairaj, lui avait envoyé le P. Antonyraj Chinnappan SDB, professeur de Sciences Economiques, en 1989-90. Celui-ci habitait sur place, le secondait dans son travail et prenait le train tous les jours pour aller donner des cours au collège de Tirupattur. Au bout d'un an de cette vie difficile, il dut abandonner.

Le P. Guézou demandait régulièrement à ses supérieurs de lui adjoindre un confrère qui pourrait prendre sa succession. Sa mission devait continuer et il fallait que quelqu'un d'autre connaisse ses bienfaiteurs et gagne leur confiance. C'est ainsi que Jeromedhas Varuvek SDB, qui parlait le français, fut désigné par le Centre Don Bosco pour l'aider dans sa correspondance avec les donateurs. Mais au bout d'un an, il fut envoyé ailleurs. « Personne ne se soucie de moi et de la poursuite de la mission, se plaignait le père Guézou, qui éprouvait un grand besoin d'une communauté autour de lui.

Il restait en contact permanent avec ses frères salésiens des plaines et avec ses supérieurs de Madras. Pendant quelque temps, il fut rattaché à la communauté du Collège du Sacré-Cœur de Tirupattur. Il allait souvent les voir et participait à leurs

activités principales, comme les fêtes et les retraites mensuelles. Cependant, le P. Guézou construisait peu à peu sa propre communauté, composée de ses garçons et de collaborateurs laïcs. Plus tard, lorsqu'il ouvrit des établissements, il fit en sorte que les pensionnaires forment une vraie famille et il n'y avait ni supérieurs ni pupilles. Ce n'est que dans les dernières années du siècle qu'une communauté salésienne à part entière s'établit dans les collines.